

Un art de mémoire : l'estampe à Cape Dorset

Fifty Years of Printmaking at the Kinngait Studios de Leslie Boyd Ryan. Pomegranate, 304 p.

Collection annuelle d'estampes de Cape Dorset. Guilde canadienne des métiers d'arts, Montréal, du 15 octobre au 1^{er} novembre 2008

Élise Lassonde

Number 225, March–April 2009

Phénomènes contemporains de la culture inuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lassonde, É. (2009). Un art de mémoire : l'estampe à Cape Dorset / *Fifty Years of Printmaking at the Kinngait Studios* de Leslie Boyd Ryan. Pomegranate, 304 p. / *Collection annuelle d'estampes de Cape Dorset. Guilde canadienne des métiers d'arts, Montréal, du 15 octobre au 1^{er} novembre 2008. Spirale, (225), 29–30.*

Un art de mémoire : l'estampe à Cape Dorset

FIFTY YEARS OF PRINTMAKING
AT THE KINNGAIT STUDIOS

de Leslie Boyd Ryan

Pomegranate, 304 p.

COLLECTION ANNUELLE D'ESTAMPES
DE CAPE DORSET

Guilde canadienne des métiers d'arts, Montréal,
du 15 octobre au 1^{er} novembre 2008.

par ÉLISE LASSONDE

Depuis la préhistoire, les habitants de l'Arctique canadien intègrent une dimension artistique à leur vie quotidienne, décorant leurs vêtements ou sculptant des objets. Bien avant l'introduction du papier par les missionnaires catholiques au XIX^e siècle, les Inuit dessinaient sur des supports tridimensionnels : ivoire, pierre et os, broderies de motifs et tatouages. Ils ont ainsi développé de l'habileté dans le domaine de la gravure. Héritiers de ce savoir-faire ancestral, les artistes ont adopté avec facilité et enthousiasme le nouveau médium qu'était l'estampe lorsque, en 1957, à Cape Dorset, l'artiste James Houston en a introduit les principes de base.

Issus d'une tradition de culture orale, les Inuit ont saisi l'occasion offerte par cette nouvelle technique qui permettait de documenter la vie traditionnelle et spirituelle ainsi que les contes et les légendes, dont la transmission dépendait jusqu'alors de la mémoire seulement. De plus, les procédés mêmes de l'estampe permettent de diffuser les témoignages de leur identité et de leur réalité grâce à la possibilité de multiplier une œuvre : en effet, une fois la matrice réalisée, elle peut être encrée de nouveau et servir à produire un nouvel exemplaire de l'œuvre.

Cape Dorset est un village isolé du Nunavut, situé dans l'ouest de l'île de Baffin. On y recense aujourd'hui environ 1200 habitants, dont 98 % sont Inuit. Jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, cette population est nomade, se déplaçant au gré des chasses. À compter de la décennie 1950, cette activité ne suffit plus à assurer la subsistance des communautés inuit. La population de l'Arctique canadien est alors encouragée à se sédentariser et à se regrouper dans des postes de traite, à proximité des écoles et des services de santé. Les communautés, assistées par la fonction publique fédérale, mettent sur pied des coopératives afin de rehausser le niveau de vie des populations arctiques en créant de nouvelles sources de revenus dans de nombreux secteurs : tourisme, art, commerce de détail, construction, etc.

Cape Dorset est la première coopérative de création artistique et s'organise sous la tutelle de James Houston. On y pratique non seulement la sculpture et le dessin mais aussi l'estampe. Reposant sur des techniques complexes, cette dernière forme d'expression artistique requiert des installations et des matériaux particuliers pour que ses produits soient concurrentiels sur le marché de l'art international. Les premières expérimentations d'estampes sont exposées en 1958. L'année suivante, on propose au public la première collection annuelle cataloguée produite pour la vente, reçue très favorablement. Cape Dorset devient peu à peu un chef de file et un cas d'épée.

Le quart des habitants de Cape Dorset sont des artistes professionnels, ce qui en fait l'endroit au Canada où la proportion d'artistes est

la plus élevée. La création d'un atelier au sein de la coopérative de Cape Dorset vise à faciliter la création, la production, la diffusion et la commercialisation du travail artistique. Cette production repose sur le mode de fonctionnement traditionnel en atelier. La coopérative achète les dessins aux artistes de la communauté et sélectionne les œuvres qui feront l'objet d'une reproduction en estampe. Les choix esthétiques autour du rendu et de la technique d'estampe à adopter font l'objet de discussions entre le graveur, l'imprimeur et l'artiste. Il n'est pas rare qu'un artiste occupe ces trois rôles simultanément. Cet article propose une analyse des évolutions de la production d'estampes inuit, principalement à la lumière de la publication récente de Leslie Boyd Ryan, *Fifty Years of Printmaking at the Kinngait Studios*, qui retrace l'histoire de l'estampe dans ce village de l'Arctique canadien à travers divers témoignages d'acteurs importants des ateliers de Cape Dorset, appelés « Kinngait » par la population locale. Ces présentations permettent de mettre en relief les caractéristiques de la production contemporaine. La collection 2008 de Cape Dorset comprend 34 estampes réalisées par 12 artistes qui présentent un mélange d'anciennes et de nouvelles perspectives.

Innovations techniques et technologiques

En un demi-siècle d'histoire, les caractéristiques des estampes produites à Cape Dorset, intimement liées à l'intégration de nouveaux procédés dans l'atelier, se sont grandement diversifiées. Ces changements sont attribuables non seulement aux expérimentations des artistes inuit, mais aussi à celles de nombreux artistes qui, lors de séjours plus ou moins longs à l'atelier, ont partagé leurs connaissances, élargissant ainsi les possibilités techniques des artistes, graveurs et imprimeurs inuit.

La production initiale d'estampes, dans les années 1950, était faite d'images sans perspective nettement définie, ornementées de motifs répétitifs, généralement des formes flottantes sur le blanc du papier. Ces œuvres étaient d'une

force graphique indéniable et d'une simplicité remarquable dans leurs procédés visuels. Cette esthétique était tributaire de la technique privilégiée, à savoir la gravure sur pierre, souvent rehaussée par un travail au pochoir. Procédé plutôt inusité et très exigeant, la taille de blocs de pierre — que l'on trouve en abondance dans l'Arctique canadien — a été préférée à celle de blocs de bois, lequel est beaucoup plus rare. Dès 1961, l'introduction de l'eau-forte a permis des rendus graphiques plus délicats et le traitement de l'image par lignes fines. L'aquatinte a ensuite rendu possible l'obtention de textures proches de celles de l'aquarelle. Dans les années 1970, avec le développement de la lithographie, une technique très polyvalente, les œuvres inuit exploitent davantage les notions de perspective, cavalière ou linéaire. On note aussi un recours accru aux dégradés et une plus grande variété de textures. Depuis qu'une gamme d'encre plus étendue est disponible à Cape Dorset, on observe dans les œuvres contemporaines des couleurs plus vibrantes et plus nuancées que dans les productions antérieures. Enfin, le dernier développement technique correspond à l'usage de l'informatique dans la création graphique. L'impact de cette nouvelle technologie est à surveiller dans les productions d'estampes à venir.

La production contemporaine proposée par Cape Dorset compte maintenant une variété de techniques et de traitements graphiques, chaque découverte s'ajoutant au savoir-faire déjà établi et enrichissant la pratique. On trouve dans la collection 2008 des gravures sur pierre rehaussées ou non au pochoir, des lithographies, des eaux-fortes et des aquatintes en proportions similaires. De nombreuses œuvres de Kenojuak Ashevak et de Kanaginak Pootoogook représentent des sujets uniques flottant sur un fond uni ou très sobre. Ces images sont rendues avec davantage de détails, de textures et de variantes de couleurs que les estampes des débuts de Cape Dorset, bien qu'elles aient recours à une mise en page semblable. En moindre proportion, la collection compte également des scènes complexes sur un arrière-plan qui utilise généralement la perspective cavalière, par exemple les estampes *A Friend Visits* d'Annie Pootoogook et *Pipe Dream* de Suvinaï Ashoona. Cette diversité est accentuée par de grandes différences stylistiques entre les artistes.

Entre tradition et modernité

Les artistes inuit exploitent l'estampe comme un support bidimensionnel de la narration. Il est courant de percevoir dans ces œuvres gravées différents espaces-temps en une seule représentation iconographique. Les artistes inuit représentent traditionnellement les animaux, les oiseaux, la chasse et la vie quoti-

dienne avant la sédentarisation. Ils colligent en quelque sorte ce que fut leur vie perdue de chasseurs nomades. Parallèlement, une iconographie se développe autour des légendes, des contes et de la vie spirituelle. En 1976, Pudlo Pudlat crée la première estampe sur un sujet non traditionnel : un avion. Lentement, on voit apparaître des icônes provenant du Sud et se frayant un chemin jusqu'au Nord : avions, motoneiges, téléviseurs. La culture ancienne et les traditions côtoient la vie contemporaine de la communauté. Dans une évolution qu'on doit à la jeune génération d'artistes, l'estampe devient un lieu d'expression personnelle. Ils utilisent ce moyen pour parler d'expériences vécues, donnant un sens nouveau à ce grand répertoire de mémoires.

Si les estampes traitant de sujets traditionnels subsistent toujours dans la collection 2008, on voit transparaître cette tendance à créer une œuvre davantage empreinte d'un propos social, écologique ou politique. En ce sens, la jeune génération d'artistes de Cape Dorset apporte une nouvelle sensibilité à l'art inuit. On y trouve notamment la représentation minimaliste d'un paysage fragile (*Two Seasons*, Itee Pootoogook), un portrait de femme tatouée d'une étonnante stylisation et d'une grande modernité (*Tattooed Women*, Arnacq Ashevak) et une chronique du quotidien près du réalisme social (*Family of Eight*, Tim Pitsiulak).

Contenu local, contexte global

Bien sûr, la finalité escomptée de la création d'estampes à Cape Dorset est d'ordre économique. Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer la force de ce mode d'expression identitaire à la fois individuel et collectif. La coopérative de Cape Dorset se distingue par son excellente gestion et par une mise en marché très efficace. Elle est aussi reconnue pour son haut degré d'excellence en matière de sélection annuelle d'estampes et pour la qualité de l'impression de ces œuvres. Les estampes de Cape Dorset sont produites en tirage particulièrement limité, généralement à 50 exemplaires, et offertes à des prix abordables. La sélection des dessins qui seront transposés en estampes pour faire partie de la collection annuelle se fait de façon à représenter à la fois des artistes établis et des artistes émergents tout en s'assurant de ne pas favoriser un artiste plutôt qu'un autre. La coopérative se soucie par ailleurs de respecter un équilibre entre les motifs traditionnels, très bien reçus par le public, et des scènes plus contemporaines afin de donner la parole à toutes les voix qui s'entremêlent au sein de cette communauté. Quant aux acheteurs, ils viennent de partout sur la planète. Il s'agit autant de collectionneurs privés et d'institutions que d'entreprises.

Jusqu'à présent, l'art inuit s'est montré assez hermétique aux courants mondiaux de l'art ainsi qu'au statut de l'artiste. Il en découle une facture très particulière, prisée des collectionneurs. Les gens qui s'intéressent aux estampes de Cape Dorset souhaitent acheter de l'art « typiquement » inuit. Ainsi, quand ils sélectionnent une estampe, ils sont davantage portés à choisir une œuvre représentant une légende, une scène de campement ou de chasse, voire toute autre iconographie traditionnelle inuit. Reste à savoir si les amateurs de ces œuvres imprimées s'ouvriront à la contemporanéité et aux transformations inhérentes à la production d'estampes de Cape Dorset.

La collection annuelle de Cape Dorset est exposée chaque automne dans tout le Canada, aux États-Unis et en Europe. À Montréal, elle est exposée depuis 1958 à la Guilde canadienne des métiers d'art, 1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B. Depuis 1959, les expositions sont accompagnées d'un catalogue. ●